LETTRE D'UN MÉDECIN DE LA FACULTÉ DE PARIS, A UN MÉDECIN DU COLLEGE DE LONDRES;

Ouvrage dans lequel on prouve contre M. MESMER, que le Magnétiſme animal n'exiſte pas.

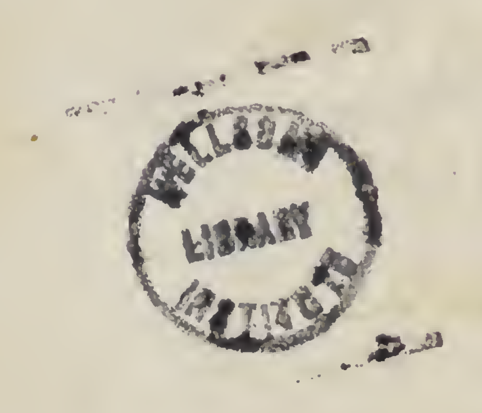
Qualibus in tenebris vitæ, quantiſque periclis verſamur, hoc ævi quodcumque eſt.
LUCRET.



A LA HAYE.

M. DCC. LXXXI.

BERGASSE, N.
c



AVANT-PROPOS.

L'OBJET de cet écrit eſt de démontrer que le Magnétiſme animal, dont M. Meſmer prétend avoir fait la découverte, n'eſt ni exiſtant, ni poſſible.

Peut-être ſe diſpenſeroit-on de le publier, ſi l'on ne ſavoit que pluſieurs perſonnes, ſéduites par la ſingularité du ſyſtême de M. Meſmer, ont employé & emploient encore, tous les jours, un temps précieux, à chercher la route qui doit l'avoir conduit au terme où il annonce qu'il eſt arrivé.

Comme l'erreur dont il s'agit ici, peut avoir l'influence la plus dangereuſe ſur les progrès, & même ſur la pratique de la médecine, on a cru que c'étoit faire une choſe, non ſeulement

utile, mais néceſſaire, que de la combattre ; & l'on ſe flatte qu'après avoir lu les réflexions que contient cet Ouvrage, peu de gens ſeront tentés de la défendre.





LETTRE
D'UN MÉDECIN
DE
LA FACULTÉ DE PARIS,
A UN MÉDECIN
DU COLLEGE DE LONDRES.

VOUS me demandez, Monſieur, quelle eſt ici l'opinion de nos Docteurs ſur le Magnétiſme animal; quels ſont les fondements de cette opinion; ce que c'eſt que ce Magnétiſme, & s'il eſt vrai que M. Meſmer opere, en l'employant, des cures véritables?

Les brochures publiées juſqu'à préſent contre M. Meſmer, ſoit en France, ſoit en Allemagne, ne vous paroiſſent pas aſſez profondément raiſonnées pour déterminer irrévocablement votre maniere de penſer ſur

le compte de cet homme fameux. Vous trouvez absurde que des hommes qui n'ont ni vu, ni voulu voir, s'obstinent à nier ce que d'autres ont vu, & ce qu'ils peuvent eux-mêmes voir tous les jours. M. Mesmer annonçant une découverte qui peut influer de la maniere la plus universelle sur les progrès des connoissances humaines; offrant de constater cette découverte par des expériences publiques; demandant à former des Eleves capables de la manier & de la répandre: M. Mesmer ayant une réputation à conserver, & se plaçant volontairement dans la situation la plus propre à la perdre, s'il ne la mérite pas, vous paroît être en droit d'exiger au moins qu'on ne le juge pas sans l'entendre; & il vous semble que ce n'étoit pas par de tristes sarcasmes, ou de ridicules imputations, qu'il convenoit de lui répondre (1).

Si je vous ai bien lu, Monsieur, voici, je crois, à quoi peuvent se réduire tous les doutes que vous me proposez.

Ou M. Mesmer est un imposteur, & il faut le punir; ou il est un enthousiaste, & il faut

---

(1) Voyez la brochure qui a pour titre, *Miracles de M. Mesmer*, Ouvrage que tout Paris a cru plaisant.

le plaindre ; ou il eſt un homme vrai, & il ſaut l'écouter.

Mais, en premier lieu, ſi M. Meſmer eſt un impoſteur, ou un enthouſiaſte, pourquoi, parmi ſes nombreux adverſaires, aucun n'a-t-il oſé lui dire publiquement : je vais vous prouver que vous vous êtes trompé, ou que vous voulez tromper ? Pourquoi aucun n'a-t-il oſé lui conteſter d'une maniere ſérieuſe la vérité des effets qu'il peut produire ? On a raiſonné ſur la poſſibilité, ſur les cauſes de ces effets, mais on ne s'eſt pas aviſé d'en nier formellement l'exiſtence. Pourquoi encore, & ceci eſt remarquable, aucun n'a-t-il aſſez compté ſur ſes propres forces pour courir avec lui les riſques d'un combat régulier ? On l'a décrié dans les Sociétés ſavantes, dans les Journaux, dans les cercles ; mais on n'a pas accepté les défis qu'il a propoſés, mais on a évité toutes les manieres de ſe compromettre avec lui, & ce n'a jamais été que loin du champ de bataille qu'on a préſagé ſa défaite, ou qu'on lui a conteſté ſes victoires.

En ſecond lieu, ſi M. Meſmer eſt un impoſteur ou un enthouſiaſte, que faut-il penſer des Docteurs, qui, pendant huit mois,

l'ont ſuivi dans le cours de ſes expériences ? Parmi ces Docteurs, un ſeul a rendu compte de ce qu'il a vu, les autres ont gardé le ſilence. Si ceux-là ont vu comme leur Confrere, que ne parlent-ils ? S'ils n'ont rien vu, que ne parlent-ils encore ? M. Meſmer, opérant ſur la vie des hommes, ne peut être un ſimple objet de curioſité. Aux yeux de ces Docteurs, qui s'obſtinent à ſe taire, il eſt ou un homme utile, ou un homme dangereux. S'il eſt un homme dangereux, pourquoi n'ont-ils pas éclairé le Public ſur ſes preſtiges ? S'il eſt un homme utile, que faut-il penſer de leur ſilence ? Qu'on raiſonne comme on voudra, ou ils n'ont pas dû approcher de M. Meſmer, ou à l'inſtant qu'ils l'ont abandonné, ils ont dû le faire connoître tel qu'il eſt, tel qu'il s'eſt développé devant eux ; annoncer des doutes, s'ils ont eu des doutes ; s'exprimer avec franchiſe ſur le mérite de ſa découverte, s'ils ont cru ſa découverte véritable ; mais, encore une fois, ils n'ont pas dû ſe taire, & cependant ils ſe ſont tus. Car ce n'eſt pas parler, que de ſemer en ſecret des ſoupçons ſur le compte d'un homme avec lequel on craint d'entrer

en lice ; que de s'éloigner de lui pour le calomnier, après s'en être approché pour le ſurprendre. Ce n'eſt pas parler, que de répandre avec myſtere, dans les Corps littéraires dont on diſpoſe, une opinion qu'on ne ſauroit aſſez publier ; que d'emprunter la plume de quelques hommes qui n'ont pas voulu voir, pour établir que ſoi-même on n'a rien vu. Ainſi donc ils n'ont pas parlé ; & ce qu'on diſſimuleroit en vain, c'eſt que M. Meſmer étant étranger, ſans relations, ſans appui ; ne pouvant dès-lors leur inſpirer aucune crainte, il eſt impoſſible de ſuppoſer à leur ſilence d'autres motifs que l'envie, l'intérêt perſonnel, ou la mauvaiſe foi.

Enfin, ſi M. Meſmer eſt un impoſteur ou un enthouſiaſte, quelle idée faut-il ſe former de ſa conduite ? Sans avoir égard aux circonſtances dont il eſt environné, ſans ménager les préjugés qu'il veut détruire, jaloux uniquement de répandre ſa doctrine, un enthouſiaſte n'a qu'une marche, & cette marche eſt impétueuſe & précipitée ; il ne connoît qu'une route, parce qu'il n'apperçoit qu'un objet ; & le moment où il doit opérer la révolution qu'il médite, n'eſt jamais

trop voiſin de lui. Plus adroit dans ſes moyens, plus froid, plus tranquille, mais connoiſſant tout le prix du temps; mais ſachant que toute erreur qui n'a pour baſe qu'une illuſion de nos ſens, n'eſt pas une erreur durable; un impoſteur qui ne ſait opérer que des preſtiges, profite de la confiance momentanée qu'il inſpire; il ſe hâte de faire des dupes, & plus il en raſſemble, plus il approche du terme auquel il lui importe d'arriver.

Or ſi c'eſt ainſi qu'agiſſent l'enthouſiaſme & l'impoſture, que faut-il donc penſer de M. Meſmer? Sa marche eſt abſolument géométrique, & il eſt impoſſible d'en imaginer une qui ſuppoſe plus de déſintéreſſement & de modération. Comme ſa doctrine eſt étrangere à toutes les doctrines reçues, comme elle heurte d'une maniere trop directe des préjugés d'autant plus difficiles à détruire, qu'ils ont leur germe dans la ſcience même qu'il veut épurer, il a ſenti que, s'il préſentoit ſon ſyſtême comme une ſimple opinion, ce ſyſtême ſeroit à peine remarqué parmi tant d'opinions qui ſe combattent & ſe détruiſent tous les jours; qu'il convenoit donc, avant de le développer dans toute ſon étendue, d'en conſ-

tater la vérité par des faits; & il a cherché à se placer dans des circonstances où il pût donner aux faits qu'il se proposoit de rassembler, toute l'authenticité dont ils sont susceptibles.

Une cabale d'autant plus dangereuse, qu'elle manie l'opinion avec cent mille bras, s'est élevée contre lui, non pas pour le combattre, mais pour le perdre. Seul contr'elle, il a compris qu'il feroit de vains efforts pour lui résister. Certain que dans d'autres lieux & parmi des hommes moins frivoles, & moins dominés par l'usage & le préjugé, il lui seroit toujours facile de se faire entendre, il s'est condamné parmi nous au silence le plus absolu. Obstiné à ne plus traiter d'autres malades que ceux auxquels il donne depuis long temps ses soins, malgré les sollicitations les plus puissantes, les plus nombreuses & les plus vives, on le voit persister, avec une opiniâtreté bien inconcevable, à ne point faire usage de la confiance qu'il inspire, & résister à toutes les occasions particulieres de gloire ou de fortune qui lui sont offertes. Cette marche, encore une fois, est-elle donc celle d'un homme qui est séduit ou qui veut tromper?

Ainſi donc il n'eſt pas démontré que M. Meſmer ſoit un impoſteur ou un enthouſiaſte. Il eſt donc poſſible qu'il ſoit un homme vrai. Mais s'il eſt un homme vrai, quelle opinion doit-on ſe former de ſa découverte ?

Certes c'eſt une découverte immenſe que celle qui raſſemble dans un ſeul fait tous les faits de la Nature ; qui, dans un ſeul phénomene, offre tout le ſyſtême de ſes loix ; qui lie, non pas par des abſtractions, mais par des expériences, cette foule de vérités phyſiques, que depuis ſi long temps, & toujours ſi vainement, nous nous efforçons d'enchaîner & de mettre enſemble.

C'eſt une découverte bien précieuſe que celle qui, après tant de théories incertaines, fournit enfin des principes inconteſtables au plus utile comme au plus dangereux de tous les Arts, celui de conſerver & de guérir ; qui, dans une ſcience, juſqu'à préſent conjecturale, offre des routes lumineuſes, où nous n'appercevions que des ſentiers obſcurs ou d'inévitables écueils ; qui ôte à l'homme l'empire qu'il s'étoit donné ſur la vie & la mort, la ſanté & la maladie, & le tranſporte

tout entier à la Nature, dont l'homme en effet ne doit être que le miniſtre ; qui, en un mot, s'il faut tout dire, nous diſpenſe de deviner, quand la vérité nous abandonne & nous ſouſtrait à la cruelle néceſſité de tromper avec méthode, de mettre nos erreurs en théorême, & de ſauver à chaque inſtant la foibleſſe du fonds, par le myſtere & la dignité de la forme.

Or telle eſt la découverte de M. Meſmer. Qu'on liſe avec attention les propoſitions qu'il a publiées ; qu'au lieu de s'attacher à examiner combien elles ſont étrangeres aux connoiſſances que nous avons acquiſes, on parcoure le cercle immenſe de phénomenes qu'elles embraſſent ; qu'on obſerve que, dans le ſyſtême qu'elles forment entr'elles, il n'eſt aucun des procédés de la Nature qui échappe ou qui puiſſe échapper à leur Auteur ; & ſi l'on eſt de bonne foi, on conviendra qu'on n'a point offert juſqu'ici à la curioſité humaine, de découverte plus étonnante, plus univerſelle & plus utile.

Comment donc eſt-il arrivé que les Savants ne l'aient pas accueillie ? Vous n'êtes point étonné, Monſieur, que les Académies

n'aient pas cru devoir s'en occuper. Ce n'eſt pas dans de telles ſociétés que ſe préparent, ſelon vous, les révolutions avantageuſes au progrès des Sciences. Il n'y a guere que l'homme qui s'iſole, qui penſe à part, qui ſe conſerve indépendant des opinions & des coutumes de ſon ſiecle, qui ait le courage de ſaiſir & d'annoncer une vérité hardie. Par-tout où les hommes ſont enſemble, il ſe forme des mœurs, des habitudes, des bienſéances communes; l'eſprit & le caractere perdent de leur reſſort; on n'oſe rien, parce qu'on ne fait plus rien qu'en troupe, la prudence remplace l'énergie; on s'occupe plus de conſerver que d'acquérir; & ce n'eſt que lorſqu'une vérité eſt devenue triviale, qu'on l'ajoute au dépôt des vérités connues. Mais, hors des Académies & loin des préjugés qu'elles enfantent, il eſt encore même parmi nous des hommes, qui, échappant à l'empire de la mode, emploient tout leur loiſir & toutes leurs forces à étendre le domaine des Sciences. Pourquoi ces hommes n'ont-ils pas parlé? Pourquoi M. Meſmer n'a-t-il trouvé parmi eux qu'un ſeul Apologiſte? Comment, annonçant d'importantes vérités,

offrant de les démontrer par des faits, c'est-à-dire de les appuyer ſur des preuves qu'il eſt impoſſible de conteſter; comment n'a-t-il rencontré par-tout que des contradicteurs ou des incrédules ? Il avoit d'abord excité la curioſité, l'enthouſiaſme même; pourquoi cette curioſité, cet enthouſiaſme ont-ils ceſſé ? Eh ! n'eût-il annoncé qu'une erreur, cette erreur étoit ſi grande, ſi impoſante, elle embraſſoit de ſi vaſtes découvertes, elle tenoit par de ſi profondes racines à toutes les branches du ſyſtême du monde, elle ſe développoit ſous un point de vue ſi intéreſſant pour l'humanité toute entiere, qu'il étoit encore beau de la ſoutenir, ou du moins qu'il n'y avoit point de foibleſſe à ſouhaiter qu'elle devînt une vérité.

VOILA bien des queſtions, Monſieur : ſi, pour y répondre, il me falloit entrer dans tous les détails qu'elles ſuppoſent, j'aurois un trop grand nombre de faits à raſſembler; & le réſultat que je vous préſenterois,

ne vous offriroit peut-être rien d'aſſez déciſif pour déterminer votre jugement.

Mais il me ſemble que j'aurai ſatisfait à toutes vos demandes, ſi, laiſſant là des faits qui peuvent être conteſtés, je réuſſis à vous démontrer :

1°. Que le Magnétiſme animal n'eſt pas poſſible ;

2°. Que lors même qu'il ſeroit poſſible, il n'exiſte pas ;

3°. Que lors même qu'il exiſteroit, on ne pourroit l'admettre ſans imprudence & ſans danger.

Alors, Monſieur, vous concevrez pourquoi M. Meſmer n'a joui, parmi nous, que d'une réputation éphémere ; l'opinion de nos Savants, ſur le mérite de ſa découverte, vous ſera connue : vous verrez que cette prétendue découverte n'eſt pas une vérité utile, qu'elle n'eſt pas même une grande erreur, & vous ne nous ferez plus un crime de notre indifférence.

I°. Il faut être de bonne foi ; tout n'eſt pas faux ou ridicule dans le ſyſtême de M. Meſmer (2).

(2) V. le Mémoire de M. Meſmer ; ſur le Magnétiſme animal.

Si

Si rien n'eſt iſolé dans la Nature, ſi l'on n'y apperçoit pas un ſeul phénomene qui ne ſoit l'effet d'une cauſe, & qui ne devienne une cauſe à ſon tour; ſi même il eſt impoſſible d'y concevoir un être n'obéiſſant qu'à des loix particulieres, parmi d'autres êtres que des loix générales determinent, on ne peut guere douter, comme l'avance M. Meſmer, comme tant de Phyſiciens éclairés ont eſſayé de le démontrer avant lui, qu'il n'y ait une influence univerſelle & réciproque entre tous les corps qui ſe meuvent dans l'eſpace, à quelque diſtance qu'on les ſuppoſe placés les uns des autres.

C'eſt dès-lors une choſe vraie que ce fluide ou cet élément dont parle M. Meſmer, & qu'il conſidere comme le moyen de cette influence. Qu'on admette telle hypotheſe qu'on voudra, il eſt impoſſible de prouver que deux corps ſéparés par un intervalle quelconque, puiſſent agir l'un ſur l'autre, ou obéir à une même action, ſi on ne les ſuppoſe plongés dans un élément commun, dans un élément ſuſceptible de recevoir toutes les impreſſions du mouvement, pour les communiquer & les répandre.

Mais cet élément qu'on peut confidérer comme l'océan des êtres, ce fluide dans lequel & par lequel tous les corps font modifiés, obéit-il en effet au mouvement alternatif qu'on lui attribue (3)? Eft-ce par ce mouvement alternatif que s'operent toutes les relations d'activité qui exiftent entre les corps céleftes, la terre & fes parties conftitutives? Les propriétés de la matiere, quelque variées qu'elles foient, ne réfultent-elles, comme on le prétend, que de cette premiere action de la Nature? Eft-il vrai fur-tout qu'on peut imiter cette action, la renforcer, la propager à fon gré, précipiter ainfi la marche de tous les phénomenes, & hâter dans tous les êtres les révolutions dont ils font fufceptibles?

Je ne veux rien diffimuler. Si l'on admet l'exiftence du fluide de M. Mefmer, le mouvement alternatif qu'il lui attribue, n'eft rien moins qu'invraifemblable. Comme je l'ai dit, il n'y a pas de fait ifolé dans le

---

(3) M. Mefmer prétend que rien ne s'opere dans le fyftême du monde que par un mouvement alternatif, femblable à celui des eaux de l'Océan. Voyez fon Mémoire fur le Magnétifme animal, p. 75.

ſyſtême du monde. Or de tous les faits que ce ſyſtême raſſemble, il n'en eſt point de plus conſidérable, & dont l'influence dès-lors ſoit plus univerſelle & plus profonde que le flux & reflux, qui agite, par un mouvement alternatif, la maſſe des eaux de l'Océan. Une analogie conſtante entre les révolutions que ſubiſſent la plupart des corps organiſés, & les périodes d'accroiſſement ou de décroiſſement de ce ſingulier phénomene; une analogie non moins conſtante entre ces mêmes périodes d'accroiſſement & de décroiſſement, & les périodes de tous les autres grands phénomenes que nous offre la Nature; tout annonce, tout prouve même que le mouvement de l'Océan s'étend & ſe reproduit bien au-delà des bornes ſenſibles qui paroiſſent lui être aſſignées.

Or ſi, d'une part, il eſt vrai que le mouvement le plus général que nous connoiſſions, eſt celui auquel la maſſe des eaux de l'Océan obéit, ſi même on ne peut s'empêcher de regarder ce mouvement comme le principe de toutes les révolutions que ſubiſſent les corps organiſés ou inorganiſés que le ſyſtême de notre monde embraſſe:

Si, d'autre part, il eſt certain que la Nature n'agit ſur les êtres & n'entretient leur influence mutuelle qu'au moyen du fluide dont nous avons parlé, il faut bien dire, comme M. Meſmer, que le mouvement qu'elle imprime à ce fluide, eſt abſolument le même que celui qu'elle imprime à l'Océan & par lequel nous voyons qu'elle opere ici-bas tous ſes phénomenes.

Car on ne peut ſuppoſer, ſans contradiction, qu'un fluide dans lequel tous les corps ſont plongés, par lequel toute action eſt exercée ou produite, dans le mouvement duquel il faut aller chercher la raiſon de tous les effets, de toutes les modifications, de toutes les formes, puiſſe obéir à un mouvement oppoſé à celui qui eſt inconteſtablement, dans notre ſyſtême, la cauſe de tous les effets, de toutes les modifications, de toutes les formes.

Cela poſé, comme les modifications des corps ne ſont que le produit du mouvement, comme les propriétés de la matiere ne ſont que le réſultat de ſes modifications, dès qu'on a prouvé que le fluide dans lequel & par lequel tout eſt modifié, obéit à un mou-

vement alternatif, il eſt vrai de dire, & l'on a néceſſairement prouvé que la matiere doit à ce mouvement toutes les modifications qu'elle reçoit, & toutes les propriétés que ces modifications enfantent.

On conçoit alors que s'il exiſtoit un homme qui eût apperçu le fluide répandu dans l'eſpace, s'il avoit vu ce fluide ſe mouvoir, s'il avoit trouvé non ſeulement la loi principale en conſéquence de laquelle il ſe meut, mais encore toutes les loix particulieres qui dépendent de cette premiere loi, perſonne mieux que lui ne pourroit rendre raiſon de tous les phénomenes de la Nature, jeter plus de jour ſur les régions encore ténébreuſes de la phyſique, & nous fournir une théorie du monde plus ſatisfaiſante & plus vraie.

On conçoit encore que ſi cet homme étoit parvenu à s'emparer de ce fluide, s'il ſavoit en concentrer, en étendre & en diriger l'action, il pourroit opérer comme la Nature elle-même; modifier, entretenir, conſerver à ſon exemple; qu'en appliquant ainſi ſa découverte aux corps organiſés, il produiroit dans la Médecine une révolution auſſi

prompte qu'abſolue ; que pour lui il n'y auroit véritablement qu'un remede, parce qu'il n'y auroit & qu'il ne pourroit y avoir qu'une maladie. Une maladie ne ſeroit autre choſe qu'un obſtacle à l'action du fluide qu'il auroit découvert; le remede ne ſeroit que la deſtruction de l'obſtacle en augmentant l'action ordinaire du fluide (4).

---

(4) Ce ne ſeroit peut-être pas toujours en augmentant ſimplement l'action ordinaire de ſon fluide que M. Meſmer opéreroit une révolution dans les corps organiſés : il nous dit quelque part *qu'il ſe manifeſte particuliérement dans le corps humain des propriétés analogues à celles de l'aimant ; qu'on y diſtingue des pôles également divers & oppoſés, qui peuvent être communiqués, changés, détruits, renforcés ; que le phénomene même de l'inclinaiſon y eſt obſervé.* On ſent que ſi tout cela eſt vrai, la faculté d'avoir des pôles mobiles devenant une des propriétés eſſentielles du corps humain, celui qui peut déplacer ces pôles ou les renforcer à ſon gré, doit pouvoir auſſi, quand il en eſt beſoin, opérer dans notre organiſation les changements les plus extraordinaires & les plus heureux.

Au reſte j'avoue qu'avant que la fauſſeté de la doctrine de M. Meſmer me fût démontrée, rien ne m'avoit tant frappé dans ſon ſyſtême que cette analogie qu'il prétendoit avoir apperçue entre les propriétés de l'aimant & celles du corps animal : j'étois même ſurpris qu'une découverte ſi ſinguliere n'eût pas excité la curioſité de nos Savants. Aujourd'hui je conviens qu'ils ont bien fait d'attendre que le temps leur eût appris ce qu'ils devoient en penſer ; & je commence à croire que plus une opinion eſt étrangere aux opinions reçues, & moins, quelque ſéduiſante qu'elle ſoit, il faut s'empreſſer de l'accueillir.

La Médecine n'eſt conjecturale que parce que nous connoiſſons très-imparfaitement la maniere dont les corps agiſſent les uns ſur les autres, & quel eſt, dans toutes les circonſtances données, le produit de leur action.

Si M. Meſmer a ſurpris à la Nature ſon ſecret, s'il connoît l'Agent qu'elle emploie pour modifier tous les corps, s'il peut nous donner une théorie vraie des loix du mouvement, & nous compoſer, ſans recourir à des qualités occultes ou de vaines abſtractions, un ſyſtême du monde dont il puiſſe démontrer la vérité par des faits : comme nous obéiſſons uniquement aux loix de ce ſyſtême, comme il peſe ſur nous & nous modifie dans tous les ſens, je l'avoue, M. Meſmer a trouvé un autre art de guérir, bien plus certain que celui que nous avons juſqu'à préſent pratiqué. La Médecine devient, entre ſes mains, une ſcience véritable. Tout y eſt démontré comme en Géométrie. La ſanté, la maladie, n'étant qu'une maniere d'être des corps organiſés, dès qu'il peut changer cette maniere d'être, comme la Nature la change & par les mêmes voies, il lui eſt impoſſible

de ne pas apprécier avec justesse les moyens qu'il met en œuvre pour opérer une guérison : le lieu du mal qu'il veut détruire, lui est infailliblement connu ; tout pour lui devient méchanique ; & l'action du remede qu'il emploie, est calculée comme une force qu'il oppose à une résistance.

Mais, Monsieur, croirai-je qu'une telle découverte soit possible ? L'expérience de plusieurs siecles n'a-t-elle pas dû nous apprendre que si l'homme peut acquérir autour de lui un petit nombre de vérités utiles, toutes les fois qu'il veut étendre ses spéculations au-delà de ses besoins naturels, ou exercer sa curiosité sur d'autres objets que ceux qu'il est donné à tous de voir, de toucher ou de connoître, il ne fait que d'inutiles efforts, & retourne, après de longues erreurs, au point d'où il étoit parti ? Que nous reste-t-il aujourd'hui de toutes ces théories brillantes, de tous ces systêmes sur l'universalité & l'enchaînement des êtres, qui attestent d'une maniere si solemnelle, la patience & l'audace de l'esprit humain ? Rien autre chose que la certitude morale, que jamais nous ne parviendrons à connoître & encore

moins à imiter l'action des premieres causes, sur cette masse d'effets que notre curiosité rassemble. Eh ! ne voyez-vous pas que s'il nous étoit donné de connoître, & sur-tout d'imiter cette action, rivaux de la Nature, non seulement nous opérerions comme elle, mais nous pourrions encore, à notre gré, gêner, interrompre, contrarier sa marche, & porter ainsi le trouble dans le systême nécessairement calculé de ses révolutions ? Ne sentez-vous pas que précisément, parce que la découverte de M. Mesmer est immense, parce qu'elle donne à l'homme, c'est-à-dire à un être qui abuse de tout, cette même puissance avec laquelle tout s'entretient & se régénere ; ne sentez - vous pas qu'il est impossible qu'elle soit vraie ? qu'il faut d'autant moins l'admettre, que la route que M. Mesmer a parcourue pour y parvenir, est loin de toutes les routes dans lesquelles on a jusqu'ici rencontré quelques vérités. Car enfin les vérités forment une chaîne, & ce n'est pas en s'éloignant de celles qu'on connoît, qu'on peut espérer de découvrir celles qu'on ignore. Or je défie, & M. Mesmer ne le prétend pas, qu'on puisse appercevoir aucun rapport entre

les vérités nouvelles qu'il annonce, & celles qui ont formé jusqu'à présent le systême de nos connoissances.

Je sens bien, Monsieur, que ce raisonnement ne fera pas grande impression sur vous qui obéissant à une législation hardie, vivez parmi des hommes qui admirent les écarts du génie comme ils applaudissent aux excès de la liberté. Vous ne pourrez pas vous persuader, comme nos Savants, que parce qu'une découverte est vaste, elle est fausse ; que parce qu'on peut en abuser, il convient d'en contester l'existence : avec de tels principes, vous trouverez qu'il n'est pas de vérités physiques qu'il ne faille rejeter ; qu'on seroit bien fondé, par exemple, à nier les propriétés du feu, de la lumiere, de l'électricité, parce qu'en doublant, en combinant l'action de ces agents, il est très-possible d'opérer tous les jours des effets funestes. Peut-être même appercevrez-vous de la contradiction dans la maniere de faire de nos Docteurs, qui, tandis qu'ils soutiennent qu'on ne peut s'élever aux premieres causes des phénomenes, épuisent cependant toutes les ressources du raisonnement & de l'expérience pour les dé-

couvrir; qui ne veulent pas que M. Mesmer puisse disposer d'un Agent universel, parce qu'il l'applique à l'art de guérir; & qui permettent au sieur Comus d'imprimer & de faire croire qu'il a trouvé cet Agent, parce qu'il n'en dispose que pour amuser.

Eh bien ! Monsieur, je veux avec vous que ces réflexions soient vraies; je veux qu'avec plus d'audace dans l'esprit, une maniere d'être plus énergique, nous puissions devenir à la fois, & plus téméraires & plus crédules, il n'en résulteroit encore rien d'avantageux pour M. Mesmer. Voici deux observations décisives que vous ne connoissez pas sans doute, & que sûrement vous n'essaierez pas de combattre.

Premiere Observation. Le systême de M. Mesmer est composé de parties si bien liées entr'elles, que prouver qu'il est faux dans un seul point, c'est établir sa fausseté dans tout le reste. Or M. Mesmer réduit toutes les maladies à une seule, & soutient qu'il n'y a qu'un remede vraiment efficace pour les guérir. Si cela est, le premier remede avec lequel on a guéri une maladie, a dû nécessairement les guérir toutes. Mais l'expé-

rience nous apprend qu'un remede qui convient à une maladie,peut accroître les dangers d'une autre ; qu'il y a presque autant de moyens de guérir que de manieres de souffrir. Il est donc démontré par le fait qu'une maladie unique & un remede unique, sont des choses impossibles, & qu'un systême qui conduit à un tel résultat, s'il contient quelques vérités, n'en est pas moins insoutenable.

Seconde Observation (5). M. Mesmer n'opere une révolution dans les corps organisés qu'en augmentant dans son propre corps l'action du fluide dont il dispose, & en la communiquant ainsi augmentée aux individus qui l'environnent. Or pour ces individus une telle action n'est pas indifférente ; comme tout autre remede, elle doit produire un trouble dans leur organisation, qui, s'il étoit prolongé, pourroit lui devenir funeste ; ce trouble, elle doit donc le produire aussi dans l'organisation de M. Mesmer. Il y a donc long temps que M. Mesmer auroit dû cesser

---

(5) Voyez l'Ouvrage de M. de Horn, qui a pour titre, *Lettre d'un Médecin de Paris à un Médecin de Province*, Ouvrage qui a dû coûter prodigieusement à son Auteur, & qui seroit excellent, sans les contradictions innocentes dont il est rempli.

d'être, ſi ſa découverte étoit véritable ; car on ne conçoit pas que, tourmenté depuis plusieurs années par une action dont le propre eſt de détruire, il puiſſe ſe conſerver en s'y ſoumettant tous les jours. Cependant M. Meſmer eſt plein de vie. Donc ſon fluide, & toutes les propriétés qu'il lui attribue, ne ſont que des chimeres.

Qu'oppoſerez-vous à ces obſervations, Monſieur ? Rien, j'en ſuis ſur ; & cependant comme on répond à tout, vous imaginez bien qu'on n'a pas négligé d'y répondre. Mais qu'a-t-on dit ?

En premier lieu, qu'il eſt faux que nous ayons jamais guéri perſonne ; que c'eſt la Nature qui a toujours guéri à côté de nous & malgré nous ; que parmi les remedes que nous employons & dont nous ſerions bien en peine de déterminer les effets, il en eſt beaucoup de dangereux, & preſque aucun qui ait une utilité conſtante & réelle ; que ceux qui ſont dangereux, ne nuiſent que parce qu'ils empêchent ou qu'ils interrompent l'action du Magnétiſme animal ſur le corps humain ; que ceux qui ſont utiles, ne ſervent que parce qu'ils concourent à cette même

action ; que c'eſt donc toujours le Magné-tiſme animal qui guérit ; que l'idée d'un remede unique, n'eſt donc pas une idée ridicule ; qu'il eſt bien étonnant qu'on ne veuille pas concevoir, que des êtres qui n'arrivent à l'exiſtence & qui ne ſe conſervent qu'en vertu d'une loi ſimple & unique, ne peuvent auſſi ſe rétablir, lorſque leur organiſation eſt viciée, que par la même loi qui les fait exiſter & qui les conſerve ; qu'enfin il eſt abſurde d'oppoſer à un ſyſtême dont on offre de démontrer phyſiquement la vérité, non pas l'expérience raiſonnée de pluſieurs ſiecles, mais une routine aveugle qui n'a pour baſe que quelques faits iſolés dont on n'apperçoit ni les premieres cauſes, ni la mutuelle dépendance.

En ſecond lieu, quant à M. Meſmer qu'a-t-on repliqué ? Que le fluide qu'il met en œuvre ne détruit que les obſtacles qui s'oppoſent à ſon action ; que dans un corps ſain, ce fluide ne rencontre aucun obſtacle, qu'il ne peut donc y porter aucun trouble ; que ſon principal effet eſt de hâter les criſes de la Nature, mais qu'il n'eſt point la matiere de ces criſes, ou qu'il ne les excite point

quand le levain qui doit les produire n'exiſte pas ; qu'ainſi ſon action eſt abſolument indifférente ſur un individu qui n'eſt pas malade ; que M. Meſmer ne court donc aucun riſque à s'y ſoumettre ; & qu'après tout il y a de l'extravagance à s'appuyer ſur des conjectures tirées de la maniere d'être phyſique de M. Meſmer, pour ſe diſpenſer de croire à des effets dont la vérité peut être conſtatée tous les jours (6).

Oh ! certainement, Monſieur, ſi quelque choſe prouve combien mes deux obſervations ſont fondées : c'eſt une maniere de raiſonner tout à la fois ſi fauſſe & ſi ridicule ; je ne vous ferai pas l'injure de croire qu'elle puiſſe vous ſéduire un inſtant, & que vous ayez beſoin d'un ſecours étranger pour échapper à des ſophiſmes tiſſus avec ſi peu d'art & tant de mauvaiſe foi.

Mais, Monſieur, ſi mes deux obſervations ſont vraies, comme elles ſont appuyées ſur

---

(6) Je dois avertir que ce n'eſt pas à M. Meſmer, mais à quelques-uns de ſes partiſans qu'on doit cette derniere réponſe. Juſqu'à préſent M. Meſmer n'a pas cru devoir expliquer la maniere dont le Magnétiſme animal agit ſur ſon organiſation.

des faits incompatibles avec la poſſibilité de la découverte de M. Meſmer, il eſt évident que ſa découverte n'eſt qu'une chimere.

Ma premiere propoſition eſt donc inconteſtable, ou, ce qui eſt la même choſe, il eſt démontré que le Magnétiſme animal n'eſt pas poſſible. Je viens à ma ſeconde propoſition, c'eſt-à-dire que je vais prouver, que, lors même que le Magnétiſme animal ſeroit poſſible, il eſt toujours certain qu'il n'exiſte pas.

II°. Vous trouverez ici, Monſieur, nos Docteurs convaincus comme vous, qu'il n'eſt point d'art dont les procédés ſoient plus incertains, où l'on s'accorde moins ſur les méthodes, où les principes même ſoient moins déterminés que celui de la Médecine. S'ils n'ont pas aſſez de bonne foi, ou plutôt aſſez d'imprudence pour faire, d'une maniere publique, l'aveu de leur impéritie, vous les verrez gémir en ſecret ſur l'impuiſſance où ils ſe trouvent de répondre à la confiance qu'ils inſpirent; s'étonner de ce que les lumieres qu'ils raſſemblent, les éclairent moins ſur les maux qu'ils peuvent guérir, que ſur les fautes qu'ils peuvent commettre; s'affli-

ger

ger ſur-tout de ce que, parmi les plus grands motifs d'inquiétude & de ſilence, il ne leur eſt preſque jamais permis d'héſiter ou de ſe taire.

Appellés, chaque jour, pour prononcer ſur des effets dont la cauſe leur échappe, chaque jour, ils ſe voient réduits à la néceſſité malheureuſe de corriger la Nature, qu'ils ne connoiſſent point, par les procédés d'un Art qu'ils ne connoiſſent pas davantage. Chaque jour ils ont donc des ſouhaits à former, pour qu'une révolution avantageuſe au progrès des ſciences développe enfin quelques germes de vérité, ſur le ſol ingrat qu'ils cultivent depuis ſi long temps, avec tant de conſtance, & ſi peu de ſuccès.

D'après cela, Monſieur, ſi la doctrine de M. Meſmer étoit véritable, s'il eut pu démontrer cette doctrine par des faits, vous ne devez pas douter qu'il n'eût trouvé parmi nous autant de partiſans qu'il y a rencontré d'adverſaires. Je ſais qu'il eſt mille circonſtances où la vérité même que nous avons deſirée avec le plus d'ardeur, nous importune & nous bleſſe, dès qu'elle s'offre à nos regards. Je ſais que l'orgueil, l'envie, l'intérêt perſonnel, le deſir de dominer ou de nuire, peuvent quel-

quefois dicter les résolutions des hommes estimés les plus sages ; mais, prenez-y garde, ce ne sera jamais que d'une maniere momentanée, ce ne sera pas sur-tout, lorsque, pour embrasser le parti de l'erreur, il nous faudra combattre, ou étouffer la Nature.

Ainsi des hommes destinés à soulager l'humanité souffrante, qui ne s'occupent que des moyens de diminuer la somme des maux physiques auxquels elle est en proie, dont la pitié est à chaque instant exercée par toutes les scenes de désolation & d'effroi que la tristesse, la crainte, l'espérance trompée, peuvent développer sous nos yeux ; des hommes qui ne vivent, pour ainsi dire, qu'avec la peine & la douleur, qui n'existent que pour gémir & consoler, vous ne croirez pas, Monsieur, qu'ils puissent devenir jamais assez insensibles, se dépouiller assez de toute espece de morale & de probité, pour sacrifier à des considérations de gloire ou de fortune, ou, ce qui seroit bien plus condamnable, à un esprit de Corps mal-entendu, l'intérêt de l'espece humaine toute entiere.

Et pourquoi ne le croirez-vous pas ? Parce que tant d'indifférence & de méchanceté ne

ſont pas dans la nature ; parce qu'il n'y auroit nulle proportion entre l'énormité du crime dont il s'agit ici, & le beſoin que les hommes dont nous parlons pourroient avoir de le commettre ; parce que pour pluſieurs ce beſoin affreux n'exiſte pas, & que s'il étoit poſſible qu'il déterminât quelques-uns d'entre eux, il y auroit non ſeulement de l'injuſtice, mais de l'abſurdité à ſuppoſer, qu'il pût devenir le principe des démarches du plus grand nombre.

Or ſi votre cœur repouſſe une opinion ſi cruelle, d'après la maniere dont nous en avons agi avec M. Meſmer, examinons enſemble, Monſieur, quelle eſt l'idée que vous devez vous former de ſes connoiſſances.

Comment avons-nous traité M. Meſmer? Loin d'aller au-devant de lui comme au-devant d'un homme qui nous apportoit une grande vérité, nous l'avons proſcrit de la maniere la plus ſolemnelle dans la perſonne de celui de nos Docteurs qui, ſéduit par ſes preſtiges, s'eſt chargé de les annoncer & de les répandre.

Et quel étoit le crime de ce Docteur? Comme pluſieurs de ſes Confreres, il avoit

ſuivi M. Meſmer dans le cours de ſes expériences ; comme eux, il avoit été témoin de faits en apparence extraordinaires ; comme eux, mais plus long temps qu'eux, il avoit penſé que ſoit que M. Meſmer employât, pour produire ces faits, quelques-unes des cauſes dont la Phyſique moderne a découvert l'exiſtence ; ſoit que lui-même il eût apperçu dans la nature une cauſe encore inconnue, perſonne plus que lui ne méritoit les regards des Savants, & ne devoit exciter leur attention. En conſéquence il crut devoir publier ce qu'il avoit vu; il lui parut même qu'il y auroit plus que de la mauvaiſe foi à le diſſimuler. Vous ne voyez là, j'en ſuis ſûr, Monſieur, ni délit, ni faute, & cependant notre Faculté, c'eſt-à-dire une Compagnie d'hommes graves qui peuvent bien ignorer beaucoup de choſes en Médecine, mais qui du moins ſont inſtruits des premieres regles de la morale; mais qui connoiſſent tout le prix de l'opinion, & qu'on doit ſuppoſer incapables de la bleſſer dans leurs démarches & dans leurs Jugements : eh bien ! cette Compagnie d'hommes graves, délibérant ſur l'Ouvrage de M. d'Eſlon, lui enjoint

de déſavouer toutes les choſes que cet Ouvrage renferme, & lui déclare que ſi, dans l'eſpace d'une année, il ne fournit le déſaveu qu'elle exige, elle ne le comptera plus au nombre de ſes membres.

Je ne me permets aucune réflexion ſur les conſéquences de cet arrêt. Il faut donc que M. d'Eſlon, après avoir dit qu'il a vu, déclare qu'il n'a rien vu; il faut qu'il publie qu'il a voulu tromper; que les faits qu'il rapporte ſont faux; & quand il aura établi d'une maniere authentique qu'il eſt un frippon, la Faculté s'empreſſera de le recevoir dans ſon ſein, & le maintiendra dans tous les honneurs dont elle menace de le dépouiller.

Il y a bien là quelque choſe de ridicule. Mais je ne vois cette affaire que dans ſes rapports avec la prétendue découverte de M. Meſmer, & voici comme je raiſonne.

Je vous ai prouvé qu'il ne pouvoit pas ſe faire que nous fuſſions déterminés, dans nos délibérations, par un autre motif que par l'intérêt toujours préſent de l'humanité, parce que, nous ſuppoſer un autre motif,

c'eſt nous accuſer d'un crime impoſſible à commettre.

Or, dans la circonſtance actuelle, qu'exigeoit de nous l'intérêt de l'humanité ? Que nous examinaſſions avec l'attention la plus ſcrupuleuſe la nouvelle doctrine qu'on nous annonçoit; que puiſqu'on prétendoit appuyer cette doctrine ſur des faits, nous nous occupaſſions du ſoin de vérifier ces faits & d'en conſtater l'exiſtence.

Mais, ſi telle étoit l'obligation qui nous étoit impoſée, nous l'avons infailliblement remplie. Perſonne, il faut en convenir, ne nous a vu procéder à l'examen dont il s'agit; mais il n'en eſt pas moins vrai que nous y avons procédé, car nous ſerions coupables, ſi nous nous en étions diſpenſés, & l'on ne peut ſans abſurdité nous préſumer coupables.

Il eſt donc certain que le jugement que nous avons porté contre M. Meſmer, dans la perſonne de M. d'Eſlon, a été précédé d'une diſcuſſion ſuffiſante pour parvenir à la découverte de la vérité.

La vérité qu'il falloit découvrir ici étoit l'exiſtence ou la non exiſtence des faits avancés par M. Meſmer.

Or ce Jugement déclare ces faits non exiſtants ou faux.

Donc ils n'ont jamais exiſté, donc ils ne peuvent être vrais ;

Donc M. Meſmer n'eſt plus un homme de génie qu'il faille reſpecter, mais un homme à preſtiges qu'il faut ou mépriſer, ou punir.

Ce raiſonnement qui repoſe tout entier ſur le déſintéreſſement bien connu avec lequel nous exerçons notre profeſſion, paroît ici d'une ſi grande force, que je n'ai vu perſonne eſſayer d'y répondre.

Voilà donc la doctrine de M. Meſmer jugée fauſſe, d'après notre maniere d'agir avec lui. Voulez-vous, Monſieur, porter ſur cette doctrine un jugement encore plus ſévere, jetez les yeux ſur la conduite de M. Meſmer lui-même, depuis qu'il a voulu devenir pour l'Europe ſavante un objet de curioſité.

Obſervez bien l'homme que la fortune deſtine à occuper une grande place dans l'opinion des hommes. Une inquiétude vague, une ſorte d'impatience & de mal aiſe général le tourmente juſqu'à ce qu'il ait apperçu le point d'où il doit s'élancer dans la

carriere qu'il lui est donné de parcourir : tant qu'il n'est pas parvenu à ce point, tant qu'il est réduit à dissimuler, sous des dehors ordinaires, l'ame active & profonde qui le meut, vous le voyez s'agiter, s'irriter, souffrir; ses idées, ses sentiments le fatiguent comme des besoins qu'il ne peut satisfaire; trop grand pour obéir à l'envie, cependant la gloire d'autrui l'importune; c'est Sylla qui s'indigne des triomphes de Marius; c'est César qui pleure sur les victoires d'Alexandre; la conscience de ce qu'il est, de ce qu'il pourra devenir un jour, le porte à développer par-tout un caractere d'audace & d'énergie bien au-dessus des circonstances dans lesquelles il est placé; sa modestie même n'est que l'orgueil qui s'afflige ou se tait, & pour lui le repos ne commence que lorsqu'échappé à tous les obstacles, il a franchi l'intervalle obscur qui le séparoit de la renommée.

Or si tels sont les hommes qui influent sur les opinions & les événements de leur siecle; si, pour me servir d'une expression de Tacite, la gloire est leur premier besoin & leur derniere passion, que faut-il penser de la patience, de la tranquillité, sur-tout de la mar-

che myſtérieuſe de M. Meſmer? Rien de plus étonnant que ſa découverte, rien qui ſuppoſe, ſi elle eſt certaine, un eſprit plus vaſte, plus élevé. Un nouveau ſyſtême du monde, une Médecine nouvelle, peut-être une autre théorie des ſenſations & des idées, peut-être auſſi une morale plus univerſelle & plus vraie que celle que nous connoiſſons : voilà ce que doivent attendre de M. Meſmer, ceux qui ont bien étudié toutes les conſéquences de la découverte qu'il annonce; & lorſqu'il ne tient qu'à lui de ſe placer à la tête des Savants de ſon ſiecle, quand il le peut, quand il le doit, quand les événements le lui commandent; quand, en un mot, placé entre la gloire & l'infamie, il n'eſt peut-être pas le maître de choiſir entre la réputation de grand homme & celle d'impoſteur; comment ſe fait-il qu'il reſte dans une volontaire obſcurité, & quels peuvent être les motifs de ſon ſilence?

Car enfin vous devez ſuppoſer à M. Meſmer une ſenſibilité égale aux talents dont vous le croyez pourvu. Le cœur eſt le foyer du génie, & ce ne ſont pas les hommes ſur leſquels l'opinion publique n'a point d'empire, qui diſent ou qui font de grandes choſes. Or ſi, au commencement de ſa carriere.

M. Meſmer a cru devoir faire un myſtere de ſa découverte, & ſe borner à en conſtater l'exiſtence par des faits; dès l'inſtant qu'on s'eſt prévalu de ſa maniere d'agir, pour le confondre avec ces Charlatans qui abuſent de la crédulité du vulgaire, & qui n'ont des ſecrets que pour les vendre; dès qu'il a vu l'Europe ſavante, je ne dis pas héſiter entre ſes adverſaires & lui, mais le proſcrire comme un homme dont les ſyſtêmes ne valoient pas la peine d'être diſcutés; dès qu'objet du ridicule ou de la calomnie, lui-même il s'eſt vu preſſé par toutes les circonſtances qui peuvent exciter à la fois & bleſſer l'amour-propre: certainement, Monſieur, s'il eſt un homme de génie, il a dû parler; il n'avoit qu'à dire un mot, & il faiſoit rougir les Savants de leur indifférence, & il ne comptoit plus d'ennemis, & tous les doutes injurieux à ſa réputation, doutes ſi pénibles pour une ame délicate, étoient effacés. Or ce mot, il ne l'a pas dit: ne faut-il pas conclure des circonſtances dans leſquelles il s'eſt trouvé, qu'il n'a pas pu le dire?

On me répondra, je le ſens bien, que pour juger M. Meſmer, il faut être dans ſa con-

ſidence ; que comme on n'a point de données pour apprécier ſa découverte , on n'en a point auſſi pour apprécier ſa conduite; que puiſqu'il a déclaré que toutes les circonſtances ne lui conviennent pas, pour publier la théorie des phénomenes que la nature opere par ſes mains, on ne ſera bien fondé à le blâmer qu'autant que, placé dans les circonſtances qu'il demande, on le verra toujours s'obſtiner au ſilence. Ne ſeroit-il pas poſſible en effet que le ſyſtême de M. Meſmer, une fois connu & développé, tout ce qui nous paroît louche dans ſa conduite, devînt, en s'éclairciſſant, une preuve de ſon jugement & de ſa prudence? Ne ſeroit-il pas poſſible alors que ce mépris pour l'opinion publique, cette indifférence pour les outrages que nous lui reprochons, ne fût en lui que la patience d'un homme de génie, qui, dans une époque de ſa vie, ſacrifie tous ſes reſſentiments au ſuccès de la révolution qu'il médite, parce qu'il apperçoit, dans une autre époque, le moment de ſa gloire & de ſa vengeance?

J'adopterois ces réflexions, Monſieur, ſi je ne ſavois, qu'au moins une fois M. Meſmer

a été le maître de diſpoſer des événements à ſon gré. Quoiqu'aient fait nos Docteurs pour le ſouſtraire à l'œil du Miniſtre qui balance avec tant de gloire & de ſuccès les deſtinées de la France, ils n'ont pu empêcher qu'il n'ait vivement excité ſon attention. Conſervant, dans un âge avancé un eſprit avide de connoître, & ne voyant, dans le ſyſtême de M. Meſmer que le germe d'une révolution utile, le Miniſtre dont je parle n'a rien négligé pour le fixer parmi nous, & l'engager à nous donner le ſecret de ſa doctrine; il lui a fait, au nom du Souverain, les offres les plus brillantes & les plus honorables, & M. Meſmer, qui devoit être empreſſé de ſortir de ſon équivoque & myſtérieuſe obſcurité, a refuſé ces offres, ſous le vain prétexte, qu'en les acceptant, il ne ſe trouveroit pas encore dans une ſituation propre à développer ſa méthode avec ſuccès. Oh! Monſieur, que penſez-vous de ce prétexte? M. Meſmer ſeroit-il donc comme la Sybille de Tarquin, avec laquelle il n'étoit pas permis de conteſter ſur le prix qu'elle mettoit à ſes oracles? N'y auroit-il en effet pour

lui qu'une ſeule ſituation convenable (6)? ou plutôt n'eſt-il pas ici plus clair que le jour que ce n'eſt que parce qu'il a craint de ſe compromettre avec le Gouvernement, qu'il a rejeté ſes bienfaits ?

Je ne ſais, Monſieur; mais, après cela, il me ſemble qu'il faut avoir une bien grande diſpoſition à croire, pour regarder le Magnétiſme animal comme une choſe exiſtante.

---

(6) Voilà, par exemple, ce que perſonne ne pourra ſe perſuader : que M. Meſmer prenne des précautions pour publier ſa doctrine, puiſqu'elle n'a aucun rapport avec les doctrines reçues, puiſqu'elle peut nuire univerſellement à une claſſe d'hommes qui ne vivent que des erreurs qu'il ſe propoſe de détruire; c'eſt là certainement un acte de prudence : mais qu'il ait une telle idée du crédit des Médecins & de leur influence, ſur l'opinion publique, qu'il prétende, que toute l'autorité du Gouvernement ne ſuffit pas pour le garantir de leurs pieges; qu'il penſe que les Médecins pratiquant un art menſonger, trompant tous les jours, & ſachant qu'ils trompent tous les jours, ont pour nuire des reſſources & une volonté qu'on chercheroit vainement dans d'autres profeſſions; qu'en conſéquence, plein de reconnoiſſance, s'il faut l'en croire, pour les offres qui lui ont été faites, mais averti par une expérience de pluſieurs années, il s'obſtine à vouloir qu'on lui compoſe une maniere d'être tellement indépendante qu'aucun événement public, aucune intrigue particuliere ne puiſſe la troubler : c'eſt, ſelon moi, pour échapper à une ſituation embarraſſante, exiger exprès une choſe impoſſible; c'eſt exagérer des obſtacles, pour ſe diſpenſer de les combattre.

Cependant je ne veux rien taire. Voici, contre tout ce que je viens de dire, une objection que bien des gens ont trouvée ſpécieuſe, & qui, en effet, au premier coup-d'œil, ne paroît pas facile à réſoudre.

Le Magnétiſme animal ayant été annoncé comme un remede, ce n'eſt, nous dit-on, ni au caractere moral de M. Meſmer, ni à la conduite de ſes adverſaires, mais uniquement aux effets qu'il peut produire qu'il faut avoir recours pour en établir l'exiſtence.

Or, il eſt certain que M. Meſmer, en l'employant dans les maladies les plus opiniâtres, a obtenu & obtient encore d'éclatantes guériſons.

Et ce fait eſt prouvé, d'abord par l'aveu de tous ceux qui ont écrit contre M. Meſmer. Vous les voyez bien tourner en ridicule, ou diſſimuler les cures qu'il a faites; mais aucun, comme vous l'avez déjà remarqué, ne les nie poſitivement; pluſieurs même, ou plutôt preſque tous, conviennent qu'elles ſont véritables.

Ce fait eſt encore prouvé par une anecdote aſſez connue : on ſe rappelle l'expérience ſinguliere que M. Meſmer nous propoſa, il

y a environ une année ; il demandoit qu'on choisît vingt-quatre malades, dont douze seroient confiés à ceux de nos Docteurs, qu'il plairoit à notre Faculté de choisir ; & douze seroient abandonnés à ses soins : il ajoutoit, que ceux qui lui écheoiroient en partage, seroient guéris plus promptement, & d'une maniere plus efficace que les autres ; & en conséquence, il vouloit qu'on suspendît tout jugement sur sa découverte, jusqu'à ce que l'événement qu'il annonçoit eût décidé, laquelle de sa méthode ou de celle de ses antagonistes, étoit la meilleure. Nous refusâmes le défi. Ne l'aurions-nous pas accepté, si nous avions été persuadés que M. Mesmer n'étoit qu'un homme à prestiges ; si nous avions cru sérieusement, comme nous le publions aujourd'hui, que les cures qu'il se vante d'avoir opérées, ne sont que des illusions ou des chimeres ?

Il n'y a donc pas lieu de douter, continue-t-on, que le Magnétisme animal ne produise des effets certains. Or, il y a plus que de l'absurdité à nier l'existence d'une cause dont on a les effets sous les yeux : donc les effets du Magnétisme animal étant démontrés,

l'existence de ce même Magnétisme ne peut être mise en doute sans extravagance.

Je le répete, Monsieur, cette objection est spécieuse ; mais vous voyez, comme moi, qu'elle ne peut être fondée, qu'autant que les preuves sur lesquelles on appuie le fait général qui en est l'objet, seront incontestables.

Or, la seconde de ces preuves ne signifie absolument rien. Ce n'est pas, comme on l'assure, à la crainte que M. Mesmer nous a inspirée qu'il faut attribuer le refus que nous avons fait d'accepter son défi. Un pareil motif ne pouvoit prévaloir sur l'intérêt de l'humanité entiere. Mais nous avons pensé qu'il ne convenoit point à un Corps qui a une existence morale & politique dans l'Etat, de se compromettre avec un individu isolé, quels que fussent d'ailleurs ses talents & ses connoissances ; bien ou mal nous nous sommes comparés à Turenne, qui, après avoir porté l'incendie dans le Palatinat, refusa, sans rien perdre de sa gloire, le cartel du Souverain malheureux, dont il venoit de ravager l'héritage ; & il nous a paru, qu'entre tous les moyens d'établir sa doctrine, M. Mesmer ayant choisi précisément le seul

que

que nous ne pouvions adopter ſans nous manquer à nous-mêmes, nous étions pleinement diſpenſés de lui répondre. On ne peut donc rien conclure en faveur de M. Meſmer, de notre maniere d'agir dans cette circonſtance.

Quant à la premiere preuve, voici ce qu'il faut en penſer.

On peut bien avouer, ſi l'on y eſt contraint, que M. Meſmer a opéré & opere encore tous les jours des cures véritables; mais cet aveu ne détruit pas le jugement que nous avons porté de ces cures, lorſqu'on a voulu s'en prévaloir pour prouver l'exiſtence du Magnétiſme animal. Alors nous avons dû les déclarer fauſſes, parce qu'on les faiſoit dépendre d'une cauſe abſolument chimérique, & que nous n'appercevions rien qui nous démontrât cette dépendance (7).

(7) J'ai dit plus haut que les faits avancés par M. Meſmer étoient faux, & ici je parois avouer qu'ils ſont vrais. On conclura de là que je tombe dans une contradiction manifeſte, & l'on ſe trompera. Ces faits ſont faux en tant qu'on les ſuppoſe produits par le Magnétiſme animal; ils deviennent véritables, dès qu'on les attribue à une cauſe différente. Voyez ſur cette maniere de diſtinguer, *Sanchez*, *Tambourini*, *Buſembaüm*, & les Cas de Conſcience de *Sainte-Beuve*.

A quelle cauſe, me direz-vous, falloit-il donc les attribuer ? A quelle cauſe, Monſieur ? A la plus puiſſante de toutes, à la plus ordinaire, quoique la moins remarquée, à celle dont il faudroit le plus étudier l'influence, & dont on a trop négligé juſqu'à préſent d'obſerver les effets, à l'imagination.

Oh ! comment croire qu'avec le ſimple ſecours de l'imagination, on puiſſe guérir des obſtructions, des rhumatiſmes, des paralyſies, rétablir un eſtomac délabré, diſſoudre des glandes ſquirreuſes, donner la faculté de voir, d'entendre, de toucher, &c. Car M. Meſmer opere tous ces miracles ? Comment le croire, Monſieur ? Ecoutez bien ceci.

N'eſt ce pas à notre imagination tourmentée par tous les beſoins que la ſociété nous donne, par toutes les circonſtances douloureuſes ou pénibles, dans leſquelles la fortune nous jette, que nous devons la plupart des maladies qui nous dévorent ? Sous l'empire de la nature, avec des beſoins qui ne fatiguent pas notre ſenſibilité ; des deſirs qui ne deviennent jamais pour nous des paſſions, parce qu'ils ſont toujours faciles à ſatisfaire,

ſi vous exceptez quelques excès que de trop longues privations peuvent produire, quelle autre maladie connoîtrions-nous que la vieilleſſe ? Le temps & la réſignation, voilà les ſeuls Médecins de l'homme ſauvage; parce que ſes maux ſont ſimples comme ſes beſoins; parce qu'aucune habitude vicieuſe ne déprave ſa robuſte organiſation; parce que la mort n'eſt pas pour lui, comme pour nous, le terme d'une maladie quelquefois longue & cruelle, mais la ceſſation du mouvement qui le faiſoit vivre. Or, ſi nous devons à nos inſtitutions preſque tous les maux phyſiques auxquels nous ſommes en proie; ſi c'eſt à notre imagination exercée d'une certaine maniere qu'il faut les attribuer; pourquoi ne croirons nous pas que cette même imagination exercée dans un ſens contraire, devient capable de les détruire ? Pourquoi la même quantité de force employée pour produire un effet, ne ſuffiroit-elle pas pour l'anéantir ? Et ſi l'on ne peut ici me conteſter mes principes, où ſeroit la raiſon qui porteroit à n'en pas admettre les conſéquences (7) ?

---

(7) Malgré la force de ce raiſonnement, beaucoup de per-

Revenons donc au vrai, & concluons que, soit qu'on s'arrête à l'opinion de nos Docteurs sur le Magnétisme animal, soit qu'on discute la conduite de M. Mesmer pour trouver l'opinion qu'il en a lui-même, il demeure certain que ce Magnétisme n'est pas plus existant qu'il n'est possible.

Maintenant, & dans le cas où cette découverte ne seroit pas une chimere, ne conviendroit-il pas de la proscrire comme pouvant produire une révolution dangereuse ?

C'est la derniere question que j'ai promis d'examiner.

---

sonnes, je le sens bien, auront de la peine à croire qu'on puisse vaincre une maladie chronique, c'est-à-dire fondre des obstructions anciennes, épurer des humeurs dépravées, fortifier des organes affoiblis, par le simple secours de l'imagination; ils demanderont si l'on a jamais vu une seule colique appaisée, une fievre éphémere dissipée par ce singulier remede. Il y auroit à tout cela bien des choses à répondre, & ce sera la matiere d'un Ouvrage absolument neuf, dans lequel je prouverai jusqu'à l'évidence qu'on peut employet l'imagination comme acide, ou comme alkali, suivant les diverses circonstances des maladies qu'on est dans le cas de traiter. En attendant, je dois dire ici que j'en ai obtenu de très-bons effets, en la prescrivant comme eau de poulet, ou eau minérale, dans les paralysies opiniâtres & les maladies nerveuses. Voyez encore l'Ouvrage de M. de Horn.

III°. Or, Monſieur, ſur cette queſtion, voici tout mon ſyſtême : je dis mon ſyſtême, car je dois vous prévenir que l'opinion que je vais développer eſt à moi, & qu'elle n'a parmi nous d'autres partiſans que ceux de nos Docteurs, qui, s'élevant au-deſſus des préjugés de leur profeſſion, regardent la Médecine comme une inſtitution qui appartient autant à la Politique qu'à la Nature, comme une inſtitution qui n'intéreſſe pas moins l'homme conſidéré comme un être phyſique qu'il faut conſerver, que comme un être moral qu'il faut conduire.

Voici donc tout mon ſyſtême.

C'eſt dans notre conſtitution phyſique que la Nature a dépoſé tous les germes de nos habitudes morales. Ces grandes différences qu'on remarque entre les préjugés & les Coutumes des peuples qui vivent ſous des zônes oppoſées, c'eſt dans le climat, dans des circonſtances purement locales, qu'il faut en chercher la premiere origine. Ce n'eſt auſſi que dans le cours plus ou moins réglé de nos humeurs, dans la plus ou moins grande mobilité de nos fibres, dans une diſ-

poſition plus ou moins prochaine à être ému ou irrité par les objets qui nous environnent, qu'on peut trouver la raiſon de cette prodigieuſe variété de caracteres qu'on obſerve tous les jours dans la ſociété, & qu'on ne ſuppoſe pas devoir exiſter parmi des êtres, que les mêmes beſoins, les mêmes loix, une même éducation raſſemblent.

Tout changement, toute altération dans notre conſtitution phyſique, produiſent donc infailliblement un changement, une altération dans notre conſtitution morale.

Il ne faut donc quelquefois qu'épurer ou corrompre le régime phyſique d'une Nation pour opérer une révolution dans ſes mœurs.

On ſait tout ce que les Egyptiens, les Perſes, les Spartiates dûrent de force & de vertu, au genre de vie ſobre & auſtere que leurs Légiſlateurs leur avoient impoſé; on ſait auſſi que le moment de la dépravation de leurs mœurs, fut celui où ils commencerent à porter avec impatience le joug des inſtitutions ſalutaires auxquelles leurs peres s'étoient aſſervis.

Cela poſé, ſi le but des hommes qui ſe raſſemblent dans un même lieu eſt de vivre

en ſociété, ſi la ſociété eſt dans l'ordre de la Nature, il eſt évident qu'il n'y a de révolution utile dans la conſtitution phyſique d'une Nation que celle qui tend à développer dans les individus qui la compoſent, toutes les habitudes propres à les rapprocher & à les unir.

Or, Monſieur, comment ſe forment de telles habitudes?

Tant que nous n'avons d'autres beſoins que ceux de la Nature, comme il eſt aſſez rare qu'il nous faille recourir à la volonté d'un autre pour les ſatisfaire, nous exiſtons ſans rapports conſtants avec les êtres qui nous environnent, & les habitudes qui réſultent de ces rapports ne nous ſont pas connues.

Les choſes changent, lorſque la maſſe de nos beſoins s'accroît. Avec plus de deſirs & les mêmes facultés, il nous faut, pour jouir, ajouter à nos forces, une force étrangere. Ce n'eſt plus en nous ſeulement que nous plaçons la vie, mais auſſi dans tous les êtres qui, en contribuant à nos plaiſirs, peuvent améliorer notre deſtinée. Alors notre ſolitude nous peſe, nous ſentons la néceſſité d'être enſemble, & avec cette néceſſité commen-

cent toutes les habitudes ſans leſquelles la ſociété humaine ne ſubſiſteroit pas.

Maintenant, Monſieur, tous les hommes ſont-ils ſuſceptibles au même degré, d'acquérir des habitudes ?

Non. Ce n'eſt pas dans toutes les ames que ſe développent avec énergie les affections douces que ſuppoſent nos habitudes ſociales, & qui, comme par autant de fibres, nous attachent à toutes les parties de l'Univers moral dans lequel nous exiſtons. Ce n'eſt pas non plus pour tous les hommes que ſont faites les ſituations fortes, les paſſions orageuſes, tous les événements qui impriment à l'ame un ineffaçable & grand caractere. Celui, par exemple, qui n'obéit qu'à des ſenſations paſſageres, qu'un ſouvenir pénible n'a jamais tourmenté, qui ne connoît ni l'eſpérance, ni la crainte, ni les regrets, qui n'a pas beſoin d'émotions pour vivre & pour être heureux, cet être, s'il exiſte, dans quelque ſituation que la fortune le jette, n'aura certainement ni caractere, ni mœurs, ni habitudes. Il uſera des hommes ſans les aimer, ni les haïr; il vivra dans la ſociété, mais à coup ſûr il n'eſt pas né pour elle.

Indépendamment de toutes les circonf-tances qui peuvent dépraver nos premiers penchants, le plus fenfible de tous les hommes en eft donc auffi le plus fociable. J'omets ici beaucoup d'idées intermédiaires. Mais fi vous doutez de cette vérité, ouvrez les annales de l'Hiftoire, & vous verrez que nos mœurs ne font devenues plus faciles & plus douces, nos manieres n'ont acquis plus de politeffe & d'agrément, que lorfque nos organes exercés par toutes les jouiffances du luxe, ont porté à notre ame des émotions plus délicates & plus variées, des fenfations plus profondes & plus fines. Vous verrez que les progrès de la fociabilité parmi les hommes ont été les mêmes que ceux des Arts, non pas feu-lement parce que les Arts, en nous donnant plus de befoins, nous mettent dans une dé-pendance plus univerfelle & plus étroite les uns des autres, mais auffi parce que l'effet des Arts eft de changer notre conftitution primi-tive; de donner plus de jeu, plus de mou-vement à nos fibres, en multipliant autour de nous les objets de nos peines & de nos plaifirs; d'entretenir par ce moyen dans une action prefque continuelle, la fenfibilité plus

ou moins grande dont nous ſommes pourvus, & de hâter ainſi dans tous les cœurs le développement des qualités ſociales dont cette ſenſibilité eſt la mere.

Une vérité que vous trouverez encore dans l'Hiſtoire, c'eſt qu'il n'y a que les hommes doués d'une ſenſibilité très-active, qui aient fait ici-bas de grandes choſes. Tels ont été ceux qui ont diſpoſé d'une maniere violente & rapide de la deſtinée des Nations; ceux auxquels les Peuples ont dû leurs mœurs, leur génie & tous les élements de leur proſpérité; ceux qui, en étendant les progrès des Arts, avec de nouvelles ſenſations, nous ont procuré de nouvelles jouiſſances; ceux ſur-tout, qui, loin des routes ordinaires ont trouvé d'importantes vérités, qui n'ont approché des Sciences que pour y produire de vaſtes révolutions, qui échappant à tous les préjugés, ont donné à l'intelligence humaine d'autres opinions, d'autres loix, d'autres maximes; en un mot, tous ceux qui ont exercé une grande influence ſur les événements & les idées de leur ſiecle.

Or, Monſieur, ſi c'eſt de l'excès de nos beſoins ſur nos facultés que réſultent toutes

nos habitudes ſociales ; ſi ces habitudes ne ſe développent qu'en proportion de notre ſenſibilité ; ſi nous devons à cette même ſenſibilité nos coutumes, nos opinions, nos Arts, tout ce que le génie peut créer pour ajouter à notre exiſtence ; & ſi, comme je l'ai dit plus haut, il n'eſt aucune de nos qualités morales, qui n'ait ſon germe dans notre conſtitution phyſique ; n'eſt-il pas évident que ce n'eſt que parce que les hommes n'ont pas tous la même conſtitution, qu'ils ne ſont pas également ſuſceptibles des mêmes habitudes ?

Quelle ſera donc alors la conſtitution la plus favorable au progrès de la ſociabilité ?

Jetez les yeux ſur cet homme que la Nature a doué d'une conſtitution robuſte, & qu'on a ſoigneuſement préſervé, dès l'enfance, de tous les événements qui pouvoient y porter atteinte ; avec des fibres qu'il eſt difficile d'ébranler, des organes qui ne portent à l'ame que des ſenſations groſſieres, vous le voyez paſſer ſans effort d'une ſituation à une autre, parcourir les ſcenes de la vie ſans réflexion comme ſans regret, ſe donner des relations, parce qu'il a des beſoins,

mais ne point former d'habitudes, parce qu'aucun objet ne l'émeut aſſez profondément, pour l'occuper d'une maniere durable; & ſe rapprocher d'autant plus de l'indépendance primitive dans laquelle la Nature nous a fait naître, qu'il lui faut moins ſouvent recourir à la volonté d'autrui, pour appaiſer les deſirs qu'elle lui donne.

Remarquez à côté de lui, cet individu tourmenté par une conſtitution foible & délicate. Avec des organes extrêmement déliés, avec des fibres dont la mobilité eſt quelquefois exceſſive, il n'y a pas d'objet qui ne l'émeuve, pas d'événement qui ne le frappe, pas de ſituation qui ne puiſſe accroître ſes peines, ou ajouter à ſes plaiſirs. Par-tout il a donc ou des ſenſations à recueillir, ou des ſouhaits à former, ou des jouiſſances à pourſuivre. Et que réſulte-t-il pour lui d'une telle maniere d'être? des idées plus étendues, plus variées que n'en aura jamais l'homme né avec une conſtitution robuſte; mais auſſi des beſoins nombreux, & des forces inſuffiſantes pour les ſatisfaire; des beſoins qui n'ont d'autres bornes que les deſirs d'une ame impétueuſe, & des forces qui ne répondent pas à ces

desirs. S'il veut vivre & ne pas souffrir toujours, il faut donc qu'il intéresse à sa destinée, tous ceux qui peuvent contribuer à la rendre plus douce : voilà donc des liens, des habitudes, & des habitudes d'autant plus difficiles à détruire, qu'elles importent à sa conservation, & qu'elles deviennent comme autant de ressources pour sa foiblesse.

Toutes choses égales d'ailleurs, il est donc certain que moins notre constitution est robuste, & plus nous avons de penchant à vivre en société, & plus facilement nous acquérons les qualités propres à y exister d'une maniere avantageuse pour les autres & pour nous.

Une révolution dans le régime physique d'une Nation qui auroit pour objet de fortifier le tempérament des individus qui la composent, ne seroit donc pas toujours une révolution salutaire.

Dans une société quelconque, plus les forces des individus augmentent, & plus la force commune qui les unit diminue. Or l'effet d'une semblable révolution est nécessairement d'accoître les forces particulieres, au détriment de la force commune. Avec

des organes plus robuſtes, nous éprouverions moins ſouvent le ſentiment de la peine & du beſoin. Tous nos rapports avec nos ſemblables qui ne réſultent que de ce ſentiment, toutes les habitudes que ces rapports enfantent, perdroient donc de leur variété, de leur énergie ; les mœurs qui nous mettent dans une dépendance ſi douce les uns des autres ; les Arts qui épurent, qui embelliſſent les mœurs, retourneroient promptement à leur groſſiéreté premiere ; avec une ſenſibilité moins développée, moins active, une intelligence plus bornée, un caractere moins flexible, une opinion plus décidée de nos forces, & ſur-tout, avec moins d'occaſions d'exercer autour de nous cette pitié dont la Nature a dépoſé le germe dans toutes les ames, & qui entre comme un élément néceſſaire dans la compoſition de toutes nos qualités ſociales & de toutes nos vertus ; il nous faudroit d'autres coutumes, d'autres inſtitutions, d'autres préjugés, & ce ne ſeroit plus par les loix qui régiſſent des hommes civiliſés, qu'il conviendroit de nous conduire.

Et ici, Monſieur, j'ai une obſervation à faire, que je crois abſolument neuve. Ce

n'eſt pas ſeulement dans nos vertus, dans nos qualités ſociales que la pitié entre comme un élément néceſſaire, mais encore dans toutes nos paſſions, & dans tous les plaiſirs dont nos paſſions ſont la ſource.

Cette femme belle encore, mais dont un chagrin ſecret dévore lentement tous les charmes; que vous voyez chercher autour d'elle avec tant d'inquiétude & d'intérêt, l'homme ſenſible auquel elle a beſoin de confier ſa peine; qui rejette vos conſolations, mais qui aime tant les pleurs que ſa deſtinée vous fait répandre; cette femme, qui parle avec des graces ſi touchantes le langage de la plainte & de la douleur, ne vous attache-t-elle pas mille fois davantage qu'une femme dans tout l'éclat de la jeuneſſe & de la beauté, mais non pas, comme celle-là, ſouffrante & malheureuſe. Avec la ſeconde, vous chercherez à jouir; mais ce n'eſt qu'avec la premiere que vous aimerez à vivre. Elle ſeule ſaura vous donner des habitudes conſtantes, vous inſpirer une paſſion durable, vous faire goûter tous les charmes d'une volupté douce & tranquille. Et pourquoi? parce qu'elle exerce ſans ceſſe votre ſenſibilité; parce que vous

ne pouvez la voir ſans être ému; & qu'il n'eſt point d'émotion, quand elle n'eſt pas trop vive, qui ne ſoit déjà ou qui ne devienne bientôt un plaiſir (8).

Où me conduiſent ces réflexions, Monſieur? A vous prouver que ſi l'on s'obſtine à conſidérer la Médecine comme un fléau dans l'ordre de la Nature, elle eſt cependant un bien dans l'ordre de la ſociété. Puiſqu'il n'y a que les conſtitutions foibles qui peuvent être conſtamment modifiées par les Loix, les Arts & les mœurs; puiſqu'avec une organiſation plus ou moins délicate, nous avons une intelligence plus ou moins étendue, une ame plus ou moins ſenſible, une diſpoſition plus ou moins grande à nous attacher à tout ce qui nous environne; puiſqu'encore, en faiſant une analyſe raiſonnée de nos plaiſirs, nous trouvons, qu'à l'exception des plaiſirs pure-

(8) Je ne conçois pas comment on peut aimer long-temps une femme qui ſe porte bien; c'eſt toujours la même joie, les mêmes beſoins, le même plaiſir; rien qui interrompe la fatiguante uniformité de ſon caractere; point de caprices, point de ſaillies; des idées d'une ſeule couleur, des ſentiments d'une ſeule eſpece; un roman ſans morale, où l'on rencontre quelques ſituations, mais où l'on chercheroit vainement de l'intérêt, de la délicateſſe & de la grace.

ment

ment physiques, tous ceux qu'il nous est donné de goûter, c'est la pitié seule qui les produit : vous devez m'accorder, Monsieur, que si l'on connoît un moyen d'énerver l'espece humaine, de la réduire à n'avoir que le degré de force nécessaire pour porter avec docilité le joug, des institutions sociales, de faire, autant qu'il est possible, de tous les individus qui la composent, des objets de pitié les uns pour les autres : ce moyen, après tout ce que je viens de dire, doit être soigneusement conservé.

Dès-lors n'est-il pas dans les principes d'une saine législation, d'une législation qui ne doit avoir pour but que de civiliser les hommes, de veiller à ce qu'il ne soit fait dans la Médecine, aucune innovation qui la dépouille de ses abus ? Si par hasard le Magnétisme animal existoit; si, au moyen de cette découverte singuliere, on pouvoit, comme je n'en doute pas, substituer à cette science que nous appellons si improprement l'Art de guérir, l'Art bien plus utile de préserver; à quelle révolution, je vous le demande, Monsieur, ne faudroit-il pas nous attendre ? lorsqu'à notre génération épuisée par des

maux de toute eſpece, & par les remedes inventés pour la délivrer de ces maux, ſuccéderoit une génération hardie, vigoureuſe, & qui ne connoîtroit d'autres Loix pour ſe conſerver, que celles de la Nature : que deviendroient nos habitudes, nos Arts, nos coutumes, nos paſſions, nos plaiſirs, en un mot, tout ce qui conſtitue notre exiſtence morale dans la ſociété ? Avec peu de dangers à craindre, peu de beſoins à ſatisfaire, aurions-nous les mêmes motifs de nous rapprocher & de nous unir ? & tandis qu'une organiſation plus robuſte nous rappelleroit à l'indépendance ; quand avec une autre conſtitution, il nous faudroit d'autres mœurs, parce que nous aurions une autre maniere d'être & de jouir, comment pourrions-nous ſupporter le joug des inſtitutions qui nous régiſſent aujourd'hui ; & ſur quelle baſe établiroit-on le ſyſtême des Loix nouvelles, avec leſquelles on voudroit nous gouverner ?

Ainſi donc, Monſieur, il y a un rapport eſſentiel entre la légiſlation, les mœurs & la Médecine d'un Peuple ; ainſi plus un Peuple eſt civiliſé, plus il importe d'y maintenir, comme un moyen conſtant de civiliſation,

tous les préjugés qui peuvent rendre la Médecine respectable ; ainsi, parmi nous, le Corps des Médecins est un Corps politique, dont la destinée se lie avec celle de l'Etat, & dont l'existence est absolument essentielle à sa prospérité ; ainsi dans l'ordre social, il nous faut absolument des maladies, des drogues & des Loix, & les distributeurs des drogues & des maladies, influent peut-être autant sur les habitudes d'une Nation, que les dépositaires des Loix (9).

(9) On trouvera cette conséquence plus hardie que juste, & l'on ne manquera pas de m'opposer l'exemple de la plupart des anciens Peuples, qui portoient avec tant de docilité le joug des plus séveres loix, & chez lesquels néanmoins toutes les institutions propres à donner aux corps de la souplesse & de la force étoient en honneur. On me dira qu'une organisation délicate n'est pas la même chose qu'une mauvaise organisation ; que la premiere peut être un présent de la nature, comme une organisation robuste, c'est-à-dire que nous pouvons la devoir à des circonstances purement physiques ; tandis que la seconde appartient à la société, c'est-à-dire à des institutions vicieuses qui sont notre ouvrage ; que si l'une développe la sensibilité, l'autre la déprave ; que la sensibilité aigrie par la douleur, la maladie, le chagrin, est la source féconde de la plupart de nos vices ; que la sensibilité trop exaltée par les circonstances morales dans lesquelles la fortune nous jette, est un poison lent, qui se mêle à presque toutes nos jouissances ; que si le but d'une sage législation est de rendre

M. Mefmer, qui ne veut pas de l'influence de nos Docteurs, parce qu'il n'apperçoit que les effets phyſiques qu'elle peut produire, ne nous feroit donc qu'un préſent funeſte, ſi en publiant ſa découverte, il rendoit leur profeſſion inutile. L'époque de notre retour vers les mœurs barbares de nos ancêtres, feroit infailliblement celle où ſa doctrine feroit

---

les hommes heureux, ce n'eſt pas à faire des hommes ſenſibles, mais des hommes bons qu'il faut s'attacher. Or nous ſommes d'autant meilleurs, qu'il exiſte une proportion plus exacte entre nos beſoins & nos reſſources. Le méchant eſt celui qui ne peut pas tout ce qu'il veut. Ainſi donc plus nous ſerons robuſtes, & moins nous ſerons méchants, parce que, comme je l'ai démontré, nos deſirs alors ſeront peu nombreux, & nous manquerons rarement de moyens pour les ſatisfaire. M. Meſmer opérera donc une révolution utile dans nos mœurs, en diminuant la ſomme des maux phyſiques auxquels nous ſommes en proie; il ne détruira pas notre ſenſibilité, puiſqu'on regarde la ſenſibilité comme un bien; mais il la réglera, il empêchera qu'elle ne ſe corrompe: dans un corps ſain il nous fera trouver une ame ſaine, & s'il peut s'emparer de nous dès l'enfance, nous lui devrons cette bonté qui eſt l'apanage de tout être qui ne ſouffre pas, & qui, dans l'ordre de la ſociété, vaut encore mieux que la vertu, &c.

Il y auroit à tout cela plus d'une réponſe: mais il faut laiſſer quelque choſe à faire à la ſagacité du Lecteur. En comparant ce que je viens de dire, avec ce qui m'eſt objecté, il démêlera ſans peine de quel côté ſe trouvent l'abus des faits & le faux emploi du raiſonnement.

adoptée. Et que gagnerions-nous en acquérant, aux dépens de tous les biens que la ſociété nous donne, une conſtitution ſaine, à la bonne heure, mais une exiſtence ſtupide & bornée, avec laquelle nous ne pourrions jouir que comme le veut la Nature?

Je borne ici mes réflexions, Monſieur. Il me ſemble que j'ai à-peu-près rempli la tâche que je m'étois preſcrite, & que, ſans m'arrêter à réſoudre d'une maniere directe, les doutes que vous m'avez propoſés, il n'eſt cependant aucune de vos queſtions à laquelle je n'aie ſuffiſamment répondu. Peut-être y a-t-il, dans ma Lettre, quelques articles que j'aurois pu traiter avec plus de ſoin, ou qui méritoient d'être développés davantage. Si ſur ces articles vous deſiriez quelques éclairciſſements; ſi, en méditant ſur l'exiſtence ou la poſſibilité du Magnétiſme animal, vous trouviez quelqu'objection que je n'euſſe pas prévue, & qui, loin du lieu où M. Meſmer opere ſes preſtiges, vous parût difficile à réſoudre, vous pouvez m'écrire avec confiance, & vous ne devez pas douter que l'eſprit de modération & d'impartialité qui m'a guidé dans le cours de la diſcuſſion pénible à laquelle

je viens de me livrer, ne me dicte encore mes réponſes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Je vous enverrai inceſſamment le Diſcours que j'ai prononcé dans nos Ecoles publiques, ſur le déſintéreſſement & l'humanité avec leſquels un Médecin doit exercer ſa profeſſion. On a trouvé ici l'Ouvrage un peu trop dénué de faits, mais en général plein de cette morale raiſonnée & de cette philoſophie délicate qui caractériſent toutes nos bonnes productions modernes.

F I N.